

L'EXPÉRIENCE SPIRITUELLE ET PERSONNELLE DE LA CONVERSION

par **Bernard
BOLAY**

*professeur à l'Institut
Biblique Emmaüs,
Saint-Légier*

Introduction sous forme de témoignage

Second enfant de deux ans le cadet, je suis né dans une famille protestante aux origines religieuses plurielles. Mes grands parents paternels étaient darbystes et mon grand-père avait fait construire sur sa propriété le local de réunion de l'assemblée du lieu. Ma grand-mère maternelle avait été élevée chez les « dissidents », appellation autrefois courante pour désigner les Assemblées Evangéliques, puis avait épousé un membre de l'Eglise réformée zurichoise, plus tard conseiller de paroisse de l'Eglise française de Saint-Gall. Mon père et ma mère ont tous les deux été conseillers de paroisse de l'Eglise évangélique réformée vaudoise, le premier dans une paroisse de Lausanne, la seconde dans une paroisse de la campagne vaudoise au-dessus de Morges. Je garde de nombreux et heureux souvenirs de l'école du dimanche et je sais avoir assisté régulièrement, au seuil de l'adolescence, au culte de la paroisse avec un plaisir certain. En famille pourtant, il était rarement question de la foi et de ses implications dans la vie personnelle ou intime. Nous allions ensemble en famille à l'Eglise sans vraiment échanger nos impressions, convictions ou doutes, nous soumettant de manière atavique à la prude réserve vaudoise en matière de foi et de sentiment qui préserve l'homme des épanchements émotionnels.

Aussi la rencontre, alors que j'approchais de mes quinze ans, d'un camarade de classe qui parlait librement de sa découverte de Jésus-Christ, sans honte et sans vantardise, a-t-elle provoqué en moi un bouleversement profond dont je vis encore aujourd'hui les conséquences. Ce qui m'avait frappé alors ne tenait pas tant de la rigueur logique du discours ou de la force de l'argumentation, que de la puissante conviction, que son comportement authentifiait, et qui me laissait percevoir qu'au-delà du témoignage parlé résidait

une réalité concordante à laquelle je n'avais pas accès. Ce soir de camp de ski, alors que la discussion se prolongeait, je pris conscience d'un vide intérieur d'une ampleur jusqu'ici insoupçonnée et fus saisi d'une immense jalousie. Ce dont ce camarade rendait compte avec tant d'aisance et de joie, je le voulais pour moi. Les jours qui suivirent furent marqués par une lutte douloureuse, le doute se mêlant à la certitude naissante, l'angoisse d'une séparation à la joie d'une appartenance nouvelle. Ce n'est qu'au terme de quelques semaines troublées que je prenais la décision de suivre volontairement et consciemment ce Jésus qui avait changé la vie de mon ami. Ce jour-là j'entrai dans une démarche de vie et de foi dont aujourd'hui je ne me repens pas. Mais, dans la joie qui fut la mienne pendant plusieurs semaines, j'étais loin d'imaginer le parcours que depuis j'ai suivi, loin d'imaginer les démentis que la confrontation avec la réalité allait apporter à mes croyances adolescentes, loin d'imaginer encore la grandeur et la richesse de grâce du Dieu auquel j'avais confié ma vie. Si les intuitions premières se sont pour moi vérifiées – présence invisible et pourtant certaine du Dieu vivant, action souveraine, souterraine et mystérieuse de l'Esprit Saint au cœur du croyant, amitié indéfectible du Christ – il n'en a pas été de même des convictions adventices*, pour ne pas dire parasitaires, qui encombrèrent ma vie de jeune converti. Non, malgré mes espérances irrationnelles, ma vie n'avait pas été changée avec la radicalité attendue, il me fallait encore faire face aux problèmes du présent, apprivoiser la banalité du quotidien, en découdre avec la complexité de ma personne. Ces premières désillusions, loin de provoquer le désenchantement nécessaire et le salutaire face-à-face avec le réel, stimulèrent en moi le besoin d'expériences nouvelles, plus fortes, dépassant l'expérience première et initiale. La présence en moi d'un reste récalcitrant à la présence de Dieu ne pouvait être compris de l'adolescent que j'étais, que comme le signe d'une expérience incomplète ou défailante. Cette incomplétude originelle, d'autres expériences spirituelles devaient la combler et l'excéder. Inutile d'insister sur le fait que les expériences nouvelles et prometteuses n'ont tenu leur engagement que le temps de l'émerveillement. Au-delà, il aurait toujours été possible de s'aveugler, mais non plus de manière innocente. Inutile de souligner que la déception porte en elle les germes et la tentation du rejet pur et simple de l'expérience spirituelle, de sa signification profonde et du mouvement qu'elle a amorcé. Il a fallu des événements douloureux sur lesquels je n'entends pas maintenant revenir, et l'aide venue d'une part d'un travail théologique, d'autre part de l'amitié fraternelle et de l'amour de mon épouse et de

plusieurs aînés, pour que je sois capable aujourd'hui d'accueillir les expériences vécues dans leurs apports et leur limites.

Plan et définition

Je tenterai donc, dans l'exposé qui suit, premièrement de valoriser l'expérience, composante incontournable de la condition humaine et pôle identitaire de la mouvance évangélique, et deuxièmement d'en reconnaître quelques frontières au-delà desquelles l'expérience est dérive.

Il est temps de donner ici une définition sommaire du mot expérience : il désigne ce que la personne éprouve en elle-même (sentiments, sensations, émotions) et perçoit intuitivement et immédiatement et par quoi elle se sent en relation avec Dieu. Dans l'expérience spirituelle chrétienne celui qui perçoit se perçoit comme perçu par un autre, dans un acte de communion. Il se voit dans et avec le regard de l'Autre. Cette conception de l'expérience met certes l'accent sur ce qui est vécu, plus dans l'instant que dans le temps qui se déroule. Mais il est nécessaire d'apporter les deux correctifs suivants : 1. le caractère ponctuel de l'expérience n'interdit pas sa répétition ou son prolongement, et ne dit rien des effets ou conséquences durables de l'expérience ; 2. l'accent que les évangéliques placent sur la conversion ou l'effusion de l'Esprit ne doit pas faire accroire qu'ils limitent les expériences spirituelles à celles-ci. De fait, ils encouragent à vivre et à expérimenter la présence de Dieu journallement. Simplement, la conversion, aux origines de la relation à Dieu, est-elle paradigmatique de toute expérience.

Les précisions « personnelle » et « spirituelle » qui qualifient l'expérience s'éclaireront en cours d'exposé.

La diversité de la mouvance évangélique, comme de la compréhension de l'expérience spirituelle, oblige à la caricature et empêche un regard juste et équilibré. A vouloir se regarder soi-même, on se trouve souvent à la limite du dénigrement flagellant et de la complaisance suffisante. J'essaierai cependant d'éviter l'un et l'autre. Si d'aventure, tel accent vous semble mal placé, pour ne pas dire déplacé, mettez-le non sur le compte de la mouvance évangélique elle-même, mais sur l'interprétation que j'en ai et que j'en donne. J'ai d'autre part bien conscience de mes limites, tant sur le plan de l'analyse que de l'usage de concept.

Ce n'est pas sans intention et arrière-pensée que j'ai introduit cet exposé par un témoignage, le mode de communication propre à rendre compte de l'expérience et encouragé dans la plupart des Eglises évangéliques, sous forme orale ou écrite. Le témoignage a en sa faveur la forme même d'une partie du texte biblique fait de récits qui invitent le lecteur à prendre au sérieux des histoires concrètes d'hommes et de femmes que traverse et transforme la présence de Dieu. C'est d'ailleurs souvent le témoignage comme mode d'expression, aux côtés de la prière spontanée ou libre, qui frappe le visiteur occasionnel d'une communauté évangélique. « Rendre témoignage », « donner son témoignage », « partager une expérience » sont des expressions couramment employées dans la mouvance évangélique. Elles témoignent à leur tour de la centralité des convictions suivantes : 1. Dieu agit dans l'histoire, non seulement dans l'histoire unique, décisive et définitive de Jésus Christ, mais aussi dans les histoires individuelles et particulières des croyants par l'action de l'Esprit Saint ; 2. Dieu se révèle à l'être humain tout entier, corps et âme ; 3. la rencontre de Dieu conduit à l'expérience sensible, spirituelle et intellectuelle de la présence de Dieu. Cette expérience emprunte à tous les registres de notre humanité, de la jubilation intellectuelle à l'émotion profonde proche de la sensation physique ; 4. l'accueil sans *a priori* négatif du surnaturel et du spirituel dans la reconnaissance des miracles du passé et du présent.

Ainsi, à côté, mais non marginalement, des autres traits distinctifs de l'évangélisme, on trouve l'insistance caractéristique mise sur l'expérience personnelle et spirituelle d'appropriation subjective des vérités bibliques, en particulier et autrement dit sur l'expérience de la conversion et du salut.

Je cite rapidement et pour mémoire les grands axes de l'identité évangélique en dehors de l'expérience spirituelle déjà mentionnée :

1. *le rapport à Dieu* libre de tout intermédiaire, dans le dialogue, basé sur la certitude que Dieu se rend présent au cœur du croyant.

2. *Le rapport décisif à l'Écriture* ou le biblicisme évangélique qui prolonge le *sola scriptura* des Réformateurs, avec le souci, face au modernisme*, de défendre et d'illustrer l'autorité et la véracité des Écritures canoniques.

3. *Le rapport à l'homme et au monde* marqué par la sévérité du diagnostic et par la rupture.

4. *Le souci missionnaire et l'évangélisation, et l'accent mis sur la pratique des œuvres bonnes en accord avec l'éthique révélée.*

5. *La force de l'esprit communautaire et le caractère confessant des Eglises évangéliques*¹.

Fondements théologiques et historiques

Ainsi les Évangéliques mettent l'accent sur la conversion et le salut. En cela ils ne sont pas originaux et ne se démarquent pas des Eglises dites « grandes » ou « historiques ». Elles aussi appellent l'homme à la conversion et au salut. Ce qui distingue la pensée et la pratique évangéliques, c'est la compréhension de la conversion et du salut en termes d'expérience personnelle, unique et initiale, sans la médiation des sacrements. Justification, pardon, assurance du salut sont compris comme des éléments de l'expérience personnelle et non pas seulement comme des concepts théologiques. Ils ont pour le croyant une pertinence existentielle.

A l'origine de la conviction évangélique, il y a d'abord et surtout le témoignage de l'Écriture qui présente des hommes et des femmes répondant à l'appel du Christ ou des apôtres à se convertir. Il y a ainsi, à titre d'exemple typique, l'expérience de Paul comprise comme normative et paradigmatique, non dans ses modalités extérieures, mais dans ses principes directeurs fondamentaux : sur la route qui conduit à Damas, Paul voit sa vie radicalement bouleversée au point d'emprunter un autre chemin, sa personne réorientée dans sa perception de Dieu, du monde et d'elle-même par l'intervention souveraine du Seigneur. Ce moment représente un tournant dans la vie de Saul de Tarse et se trouve à l'origine de sa compréhension chrétienne de l'alliance, de la grâce, de la justification, du peuple de Dieu, de l'espérance, de Dieu. A partir de cet événement, Paul n'a plus été le même, n'hésitant pas dès lors à parler d'un homme ancien et d'un homme nouveau, d'une créature ancienne et d'une créature nouvelle, dans la claire conscience que la rencontre du Christ non seulement lui avait ouvert de nouveaux horizons, mais surtout l'avait déplacé et décentré en l'insérant par grâce dans la suivance du crucifié-ressuscité. Dans ses écrits, par l'emploi de l'aoriste* pour parler de

¹ Cf. Henri Blocher, conférences sur l'identité évangélique données à l'institut biblique Emmaüs le 15.2.1993. Voir aussi du même auteur « La théologie des chrétiens évangéliques » in *Unité des chrétiens* 55, VII/84, pp. 5-7. D'autres classifications ont été proposées, comme par exemple celle de D. W. Bebbington (*Evangelicalism in Modern Britain*, Londres, Unwin Hyman, 1989, p. 3), citée par Tony Baker (« What is conversion ? » in *Churchman*, vol 105/1, 1991, p. 6), qui présente quatre marques distinctives : « conversionisme », activisme, biblicisme et « crucicentrisme ».

la foi ou du salut (temps ou aspect du verbe en grec signalant une action ayant eu lieu une fois dans le passé) et par l'usage de notations temporelles telles que « autrefois-maintenant », Paul introduit dans la pensée chrétienne la notion de rupture propre au mouvement de la conversion. C'est sur le fond de cette rupture, née de l'intervention divine, que Paul adresse ses exhortations parénétiqes*. Celles-ci ne sont possibles que parce que dans l'histoire de ses lecteurs la révélation du Christ crée un *avant* et un *après* et que cet *après* reste à remplir et à accomplir.

A l'origine de leur conviction, je ne fais qu'une trop brève allusion à l'histoire, les évangéliques se trouvent de multiples ancêtres et parmi les plus prestigieux acteurs de l'histoire de l'Eglise dont ils lisent l'expérience à partir de leur grille interprétative : de saint Augustin à Luther, de Calvin à Wesley, Whitefield et Edwards, des piétistes allemands à Zinzendorf, des revivalistes anglo-saxons à Billy Graham. Les convictions évangéliques au sujet de la conversion ont certainement plusieurs origines historiques : 1. elles s'enracinent dans l'expérience que Luther fait de la justification ; 2. elles s'appuient sur les développements théologiques de Calvin qui radicalise la rupture et magnifie la grâce ; 3. elles prolongent les réactions anabaptistes, baptistes, puritaines ou piétistes face à la religiosité de compromission, en voie de sécularisation* ou de sclérose ; 4. elles s'approprient certaines orientations méthodistes dans l'évangélisation de masse et l'invitation à la décision ; 5. elles s'affirment avec les réveils du XIX^e s., face au rationalisme positiviste mettant en danger les dogmes reconnus et spécifiques du christianisme.

Avec beaucoup d'autres développements du christianisme, les convictions et les pratiques évangéliques autour de l'expérience de la conversion ne sont pas indemnes des idées du temps, elles ont subi l'influence romantique, accueilli le volontarisme du tournant du siècle, hérité d'un certain existentialisme, et sont aujourd'hui sous le coup, quand ce n'est pas sous la coupe, de l'individualisme et de l'émotionnalisme ambiants, si vous me permettez ce néologisme. Il faudra revenir sur ces questions.

Définition néotestamentaire²

Osons une trop courte et succincte définition de la conversion. La conversion, « contrepartie consciente de la

² Je renvoie ici à mon mémoire de maîtrise, *Les critères d'authenticité de la conversion selon le Nouveau Testament*, soutenu en 1991 à la Faculté Libre de Théologie Evangélique de Vaux-sur-Seine et dont Hokhma a publié la dernière partie dans le numéro 55/1994, pp. 51-84.

régénération³ », est le double mouvement par lequel le pécheur se tourne vers Dieu en se détournant du péché, double mouvement qui correspond approximativement à la repentance et à la foi. A l'origine de ce mouvement, l'écoute de la Parole de Dieu et l'action de l'Esprit Saint. Si la conversion est un événement que le sujet vit consciemment et volontairement, et dont il est l'auteur, elle n'en demeure pas moins une possibilité donnée par Dieu et concrétisée par l'action de l'Esprit. La conversion est un don de Dieu, l'ensemble du Nouveau Testament est unanime. La conversion est unique, personnelle et individuelle, universelle, au sens où Juifs et païens, sans distinction, sont appelés à faire partie du peuple de l'alliance ; elle opère une séparation entre les hommes et fait entrer le croyant dans une humanité nouvelle.

Ajoutons, et cela n'a souvent pas été dit, que, dans son essence, la conversion est une obéissance, et une obéissance éthique. L'éthique à laquelle la conversion donne accès est, en fonction même de la constitution de l'homme, une éthique de la relation, de la réponse et de la responsabilité. Le Nouveau Testament ne connaît pas de conversion en deux temps, une conversion d'abord religieuse puis éthique. Dans le même mouvement l'homme est tourné vers Dieu et vers le prochain.

Il faut encore préciser, et cela a son importance, que l'expérience néotestamentaire de la conversion n'est pas uniforme. La diversité des réactions favorables à l'Évangile et la variation des comportements des nouveaux croyants soulignent le caractère protéiforme de la conversion et met en évidence l'impossibilité d'une normalisation de l'expérience et le refus d'une telle standardisation par l'Église primitive qui justement fait le récit des premières conversions. La sobriété relative du Nouveau Testament quant aux modalités de l'expérience, en particulier quant aux émotions vécues, provient du fait que « son but n'est pas de nous dire ce que ressentent des hommes qui se sont tournés vers Dieu, pour que nous puissions par l'imagination nous mettre à leur place, mais de nous montrer comment Dieu les a réellement rencontrés

³ Henri Blocher, *La doctrine du péché et de la rédemption*, 3^e fascicule, Fac Etude ; Vaux-sur-Seine, Faculté Libre de Théologie Évangélique, 1983, p. 331 ; John Stott, *Mission chrétienne dans le monde moderne*, traduit de l'anglais par Silvain Dupertuis, La Côte-aux-Fées, Groupes missionnaires, 1977, p. 154 : « Quelle est... la relation entre la conversion et la régénération, la nouvelle naissance ? Elles vont de pair et sont aussi inséparables que les deux faces d'une pièce de monnaie. » Et encore : « On ne peut expérimenter ni même envisager l'une sans l'autre. »

et les a mis en route sur son chemin.⁴ • Les apôtres n'ont pas prêché une expérience de conversion ; ils ont appelé des hommes et des femmes à se tourner résolument vers le seul vrai Dieu, non en termes d'expériences, mais en termes de relations. Ce qu'ils ont cherché et espéré, c'est un *état de conversion* plutôt qu'une *expérience de conversion* particulière⁵.

Précisons enfin : le Nouveau Testament ne désigne pas les croyants avec le terme de « convertis », comme s'il sanctionnait une expérience ou un événement passés. Ils parlent plutôt des croyants ou des frères, de ceux qui invoquent le Seigneur, de ceux qui ont cru et qui croient encore. L'accent porte d'une part sur les relations établies et nourries, d'autre part sur la situation présente. C'est dire que le Nouveau Testament a une vision dynamique de la vie chrétienne et invite celui qui expérimente la présence de Dieu à entrer dans une suivance ou un discipulat* et non à cultiver le souvenir de l'expérience passée.

Ainsi, l'accent mis sur l'expérience, comme événement qui atteint l'homme dans son intimité, ne doit pas oblitérer celui mis sur la liberté souveraine de l'Esprit Saint et sur la gratuité du salut. On a trop souvent fait le reproche aux évangéliques de faire du salut une œuvre et de la foi un acte volontariste pour ne pas mettre en évidence ce qu'une partie au moins du monde évangélique croit bon de maintenir haut et fort.

L'expérience spirituelle relève de la liberté de l'Esprit. Etant entendu que cette liberté ne saurait être enclose dans une expérience prédéfinie, ni s'opposer au témoignage de l'Écriture. Autant l'œuvre du Christ est historique, autant l'expérience que l'on peut faire de Dieu est historique. L'expérience spirituelle se situe au carrefour entre l'œuvre objective du Christ et l'œuvre subjective de l'Esprit Saint, lorsque celui-ci applique au croyant les bénéfices de l'œuvre unique du Médiateur.

Prolongements et analyses théologiques et anthropologiques⁶

Parler de foi et de conversion en termes d'expérience, c'est indiquer que le croire implique plus que la seule perspective d'une

⁴ James I. Packer, « Qu'est-ce que l'évangélisation ? Évangélisation et théologie », *Hokhma* 24/1983, p. 45. Cet art. est tiré de Harrie Mc Conn (Ed.), *Theological Perspectives on Church Growth*, Nutley, Presbyterian and Reformed Publishing Company, 1976, trad. fr. de Marc Gallopin.

⁵ Cf. Packer, *op. cit.*, p. 46.

⁶ Pour cette analyse, je m'appuie en partie sur la conférence d'Henri Blocher citée plus haut.

modification intellectuelle dans l'orientation de la vie ou d'une nouvelle compréhension de soi. Le croire implique la conviction qu'un changement de vie est possible par l'intervention libre et souveraine de Dieu dans la vie du croyant, sans nier ni imposer nécessairement les médiations employées pour rendre le changement possible. Au cœur, la conviction que Dieu inscrit « les marques de sa liberté dans la chair de notre histoire⁷. » Des marques qui ne doivent être ni provoquées, ni refusées.

Cette conviction évangélique me semble nettement polémique et me paraît répondre à plusieurs besoins de la personne humaine. Je vais tenter d'une part de préciser les fronts polémiques et d'autre part de dégager les fondements anthropologiques. Cette analyse, d'un non-spécialiste faut-il le préciser, apportera peut-être quelque éclairage sur le « succès » actuel de la mouvance évangélique.

Cette conviction s'oppose au ritualisme dépersonnalisant, opposition élevée sans toujours rendre justice à l'utilité du rite et du rituel⁸. Le croire, comme expérience d'appropriation personnelle de ce qui est proclamé, équivaut alors à s'extraire d'un formalisme conformiste et uniformisant, surtout lorsque la société valorise le consensus et l'unité formelle. La conviction évangélique peut aussi être comprise comme une réaction à la captation de l'expérience spirituelle par une élite capable de saisir les mystères du rituel ou les subtilités de la mystique. Cette réaction vise la démocratisation de l'expérience religieuse.

L'expérience spirituelle peut, encore, être comprise aujourd'hui comme une protestation contre la réification* de l'homme, contre sa réduction à un avoir sans l'être, contre une vision mécaniste et technicienne de la personne humaine.

De fait, l'expérience spirituelle se trouve être un lieu de formation identitaire. Pour moi, l'expérience de la conversion a été l'occasion de m'opposer à mes parents, parfois avec violence et critique, d'intégrer des valeurs – souvent les leurs – tout en me démarquant de leur protection et de leur pratique. Parce que la conversion touchait mon être dans son intimité la plus secrète, parce qu'avec elle j'atteignais le sens de ma vie, parce qu'en elle

⁷ Henri Blocher, « Le match réveil-modernisme », *Le Christianisme au XX^e siècle*, n° 46 (lundi 16 décembre 1985), p. 3.

⁸ Une lecture attentive du Pentateuque apporte une vision positive du rituel que les évangéliques ont par trop négligée (pour une évaluation positive, voir par exemple Gordon J. Wenham, *Numbers*, Tyndale Old Testament Commentaries, Leicester, IVP, 1981, pp. 25-39). Il est par ailleurs possible de penser les rites institués par le Christ, en tant que confessions publiques, comme des lieux privilégiés de l'expérience chrétienne.

Dieu se révélait à moi et me révélait à moi-même, la conversion participait d'un processus d'individuation*. L'expérience de la conversion personnalise au plus haut point lorsqu'elle est et parce qu'elle est rencontre du Créateur. Elle répond au besoin d'identité et de reconnaissance.

Cette conviction est *une protestation contre une institutionnalisation de la foi* qui prive le croyant d'une rencontre intime et personnelle de Dieu et ne garantit plus la liberté de l'Esprit, protestation présentée sans toujours rendre justice à la nécessité de l'institution. Généralement, les évangéliques se sont opposés et s'opposent encore au christianisme d'Etat qui, pour être reconnu, doit renoncer à une partie de ce qui fait la folie et la particularité du christianisme⁹. Par son caractère irréductible, l'expérience offre une plate-forme de résistance à la religion officielle, refusant de passer sous ses fourches caudines. L'expérience vive est le témoignage de la souveraineté du Dieu qu'on ne peut domestiquer et qui dans sa liberté intervient où et quand il le veut.

Cette conviction *s'élève contre une intellectualisation de la foi* qui métamorphose et réduit la rencontre et la communion à un seul jeu de langage, opposition élevée sans toujours rendre justice ni à la nécessaire présence de l'intelligence, à son rôle critique dans la recherche de la vérité et de la cohérence, ni aux jeux de langage possibles. Toujours par son caractère irréductible, l'expérience fournit un terrain de résistance à la subtilisation de la foi par le monde intellectuel. Parce qu'elle concerne l'homme tout entier, la conversion refuse de s'attacher ou de s'attaquer uniquement au pôle intellectuel de la personne humaine. Elle cherche ainsi à répondre aux besoins d'appartenance et de relation, aux besoins émotionnels et affectifs, aux besoins de sécurité et d'estime. C'est pourquoi elle peut s'exprimer parfois dans des formes et des expressions non conventionnelles.

Par sa présence et sa persistance, l'expérience offre sa résistance à l'interprétation unilatéralement symbolique des textes évangéliques, opposant le démenti d'une survivance considérée comme anachronique, illégitime et adventive*. Au risque de me répéter, je souligne que les évangéliques considèrent que l'expérience personnelle de la présence de Dieu et du salut n'est pas un surcroît, mais un élément essentiel de la foi chrétienne qui s'élève sur les racines principales du christianisme, c'est-à-dire sur

⁹ Alexandre Vinet, *Essai sur la manifestation des convictions religieuses*, Lausanne, Payot, 1928, pp. 295ss. : • Le christianisme n'a pu devenir religion d'Etat qu'à condition d'être sage, de n'être pas fou, c'est-à-dire de n'être pas ce qu'il est. •

l'intervention libre et souveraine de Dieu dans l'histoire des hommes par l'incarnation du Fils et le don de l'Esprit.

Les dérives

J'ai plaidé pour l'expérience. Je me dois aussi d'en reconnaître les frontières où les risques de glissement menacent. Faisons l'aveu que les évangéliques, souvent forts de leurs convictions et de leurs expériences, n'ont pas toujours osé la lucidité d'un regard critique sur leurs pratiques. La liste des dérives que je vais dresser n'est pas ordonnée de manière cohérente ou organique. Il n'y a pas nécessairement de lien d'une dérive à une autre. Et pour que toute ambiguïté soit levée, il convient de préciser qu'une dérive n'entraînant pas l'autre, on aurait tort de soupçonner quiconque, proche d'une dérive, d'être tenté par toutes les autres.

1. On observe dans notre société occidentale une tendance marquée à chercher l'émotion, le sentiment et la sensation. Parallèlement, on constate que la mouvance évangélique redécouvre la positivité des émotions par le biais d'une compréhension renouvelée de la pensée biblique sur l'homme. Sans mépriser ni idolâtrer le corps, l'anthropologie biblique reconnaît à l'émotion sa pertinence. Cela étant dit, l'importance prise par l'émotion dans la pensée et dans la pratique d'une partie du monde évangélique suggère que le modèle contemporain y joue de son influence. Le « succès » de la mouvance évangélique pourrait faire fond sur un accord tacite, à mon sens illégitime, entre la tendance contemporaine à l'émotion et le renouveau de la pensée évangélique au sujet de l'anthropologie. Le malentendu persistant, les conséquences se révéleront graves sinon dramatiques¹⁰. Ainsi, même dans les milieux évangéliques, il arrive que la question ne soit plus « Est-ce vrai ? », mais « Est-ce que ça marche ? », « Est-ce que ça émeut ? », l'Eglise se voyant contrainte d'abdiquer la vérité au profit de la sincérité et de l'authenticité

¹⁰ Sans entrer dans une évaluation de la dite « Bénédiction de Toronto », on peut constater que ce mouvement répond à la demande contemporaine d'une émotion forte et d'une appréhension sensible et affective de Dieu. Dans l'esprit de ceux qui accèdent à cette bénédiction, il s'agit là d'une accommodation de Dieu et de l'Esprit à la situation de l'homme moderne. On peut se demander dans quelle mesure ce mouvement ne contribue pas à renforcer les déséquilibres et distorsions que la modernité technicienne a instaurés.

personnelle, du vécu et du ressenti, comme si ceux-ci étaient à eux seuls porteurs de sens.

2. Si l'expérience peut échapper à la surveillance institutionnelle, elle peut aussi échapper à la vérification théologique, au risque de voir l'expérience prévaloir contre la vérité de l'Évangile. L'étrangeté devient critère de l'action de l'Esprit.

L'accentuation de l'expérience place donc devant le dilemme suivant : valoriser l'expérience et oser voir la liberté prendre le visage redouté de l'erreur ou de l'aberration ou bien formaliser l'expérience et renoncer en partie à la liberté qui en est le fondement et la conséquence. Dans les faits, l'expérience de la conversion, comme d'autres expériences spirituelles, a souvent été l'objet d'une normalisation. En contradiction avec ses propres convictions, il arrive que le monde évangélique érige en modèle à suivre une expérience ponctuelle et contingente et invite à répéter la forme extérieure et accidentelle de l'événement tout en croyant en privilégier le fond. À l'opposé, et par crainte de s'écarter d'un type initial, on a conservé le langage de l'expérience tout en perdant son contenu. L'expérience intellectualisée n'est alors plus qu'affaire de discours conforme, en l'absence de la réalité désignée.

3. En plaidant pour la liberté de l'Esprit, je plaçais déjà un garde-fou. La conversion à laquelle le Nouveau Testament appelle n'est jamais contrainte à reproduire telle émotion ou sensation. Jamais en matière de conversion le Nouveau Testament ne fait appel aux sentiments, n'exige une émotion, mais toujours il attend des actes concrets. Il y a un risque réel, en favorisant les modalités de l'expérience, de pousser des hommes et des femmes au déni, au refus de la réalité, à la poursuite du signe émotionnel enfin probant. À long terme une telle pratique se révèle pathogène. Elle relève du refus de la confiance nue en la parole de Dieu, elle devient recherche de sécurité et de salut par l'expérience. Elle quitte le terrain de la foi pour celui de la vue.

4. La valorisation de l'expérience peut conduire au glissement de l'éthique à l'expérience comme lieu de vérification de la foi. Jamais, à ma connaissance, le Nouveau Testament ne renvoie à l'expérience passée pour valider la foi présente, jamais il ne fait des modalités de la conversion, sinon dans des circonstances exceptionnelles, les signes de son authenticité. En accordant une importance première à l'expérience, on privilégie l'instant alors que l'enseignement néotestamentaire plaide en faveur de la durée où s'exerce la fidélité.

5. Le caractère irréductible de l'expérience ne doit pas signifier l'abandon de la raison et de l'intelligence. Au contraire, si l'expérience est porteuse de vérité, elle doit pouvoir être explicitée, de telle manière que la vérité mise en évidence par l'expérience soit comprise par d'autres. Ainsi Paul, sujet d'une expérience particulière et pour lui porteuse de vérité, ne s'est jamais retranché derrière l'expérience. Point d'appui, elle était au service d'une argumentation logique et scripturaire.

6. Par l'expérience, certains croient renouer avec l'expérience fondamentale et fondatrice des apôtres en s'affranchissant des pesanteurs de l'histoire et en devenant les contemporains des apôtres. Même critique, l'expérience ne peut s'émanciper de toute continuité avec l'histoire et la communauté ecclésiale. Le refus du rituel, de la liturgie – pourtant présente, bien que non formulée – ou de l'institution fait la part trop belle au subjectivisme, facteur d'instabilité personnelle et communautaire, responsable de prise de pouvoir autoritaire, coupable d'indigence intellectuelle et spirituelle.

7. Tout en mettant un accent particulier sur l'expérience, et donc sur la corporéité, les évangéliques n'ont pas toujours su bien gérer et penser l'incarnation et le corps dans la spiritualité. La spiritualité évangélique, alors même qu'elle appelait à l'expérience, a souvent été tentée de penser que la relation à Dieu devait se dégager des traces d'humanité, sans doute à cause de la radicalité avec laquelle elle comprend la rupture.

Le courant charismatique ou pentecôtisant, s'il a su mettre en évidence la positivité du corps dans l'expérience de l'Esprit (intensité des émotions, redécouverte de l'imposition des mains et de la guérison physique, parler en langues), n'a pas toujours su, paradoxalement, s'interroger sur les médiations employées par l'Esprit. L'action de l'Esprit est généralement pensée de manière immédiate, mettant le corps et l'intelligence entre parenthèses, les considérant plutôt comme des obstacles à la révélation. Obstacles surmontés ou domestiqués lorsque l'Esprit saisit le corps, d'où l'importance des manifestations physiques. L'expérience, surprenante dans ses modalités, est alors comprise comme la nécessité d'abdiquer le raisonnement et de soumettre la personne tout entière à l'activité de l'Esprit Saint.

8. La mise en valeur par l'expérience de l'individu devant Dieu dans sa responsabilité et sa capacité à répondre à l'appel de Dieu peut conduire d'une part à l'individualisme que renforce la

sécularisation* et la perte du sens communautaire, d'autre part à la paralysie ou à l'activisme légaliste par peur devant l'immensité de la responsabilité.

9. L'expérience, dans la mesure où elle donne le sentiment et l'impression d'avoir une communication directe avec Dieu, sans médiation, peut faire courir le risque d'une spiritualisation rapide et excessive des problèmes. Face à l'accélération de l'histoire, à la fragmentation du monde, à la multiplication des problèmes, l'évangélisme risque d'offrir des réponses réductrices, voire simplistes qui ne peuvent ni ne veulent envisager la complexité du monde¹¹. La tentation est grande, devant la difficulté, de spiritualiser les problèmes en offrant des solutions simples et rapides. On ne peut répondre aux exigences du temps par la seule exhortation à vivre une expérience spirituelle.

Conclusion

Dans ces neuf points critiques, j'ai parlé de « risques », parce que ce sont là des dérives potentielles, non des tares inhérentes à l'expérience spirituelle. Mes points critiques étant nombreux, ils pourraient tromper et donner l'impression que finalement je récuse l'expérience. Non. « Craindre l'expérience ou les expériences serait errer. C'est l'excès ou l'absence d'expérience qu'il faut craindre, non l'expérience, bonne et nécessaire. Que serait en effet la prédication chrétienne si elle n'était pas rattachée à une expérience vivifiante de la présence de Dieu ? Accorder à l'expérience une juste place, tenir l'équilibre, voilà la gageure¹² ! »

¹¹ Il suffit de mentionner le courant de pensée qui veut que derrière chaque contrariété, maladie ou opposition, il y ait l'activité d'un démon. Sans nier celle-ci, il ne faut accorder à l'adversaire aucun des attributs divins (omniscience, omniprésence, omnipotence) ni abdiquer l'intelligence dans la recherche de notre responsabilité et des lieux et possibilités de notre réaction. On peut penser encore à la rapidité déconcertante avec laquelle l'invocation de « la volonté de Dieu » explique un succès ou un échec.

¹² Nous reprenons ici un passage de la conclusion de notre article « Conversion oblige ! Les critères de la conversion selon le Nouveau Testament » in *Hokhma* 55/1994, p. 83.